

À la fin de sa vie, Jean Delpech consigne ses souvenirs dans un carnet et sur plusieurs feuilles volantes. Souhaitait-il écrire son autobiographie ? Ces écrits relatent notamment les années de guerre et son expérience de combattant, depuis son service militaire jusqu'à sa démobilisation en 1940, puis son retour à la vie civile sous l'Occupation. Quelques notes mentionnent également son activité de reporter de guerre en 1945. Brigitte Delpech a retranscrit l'écriture de son père. Certains éléments sont à l'état de brouillon, d'autres davantage rédigés. Lorsque les textes étaient numérotés sur les feuillets, nous avons opté pour la dernière version, souvent la plus aboutie. La ponctuation a été rétablie afin de faciliter la lecture.

Par jalousie commerciale et pour résoudre les conflits sociaux qui gangrenaient leurs états, de 1939 à 1945, les potentats d'Europe, d'Asie, et d'Amérique se firent la guerre : l'Anglais Lord Churchill énergique et rusé, l'Allemand Hitler, prophète aventurier, le Georgien Staline, satrape de toutes les Russies, Roosevelt un businessman made in USA et, tout aussi ubuesques d'autres, Français Japonais Italiens Chinois mais dont les noms importent peu. Une bonne partie des bagarres se passa en France et j'avais juste l'âge d'y jouer un rôle, mêlé à d'innombrables autres croquants de basse caste comme moi. Car il ne sied pas aux notables de se colleter : ils s'affrontent par champions interposés, toujours. Et j'ai jouté pour ma République dont la devise était : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ». Celle des gens d'en face ne valait pas mieux : « Bâtissons un Reich pour 1000 ans ». Plus que la Paix la Guerre multiplie les pubs mensongères.

Étant sursitaire de 36 à 38, j'ai fait ma préparation militaire (obligatoire alors) à la Sidi Brahim société sportive installée au fort de Montrouge, donc commode (proche de notre appartement familial). Cette amicale patriotique d'anciens chasseurs aigüille évidemment ses recrues vers cette arme d'élite : les Alpains, célèbres par leur pas cadencé rapide, leur béret noir, leur cape bleu pâle, leurs skis, et leurs raquettes à neige, leur esprit sportif et les sonores cors de chasse de leurs fanfares.

1938

Affecté au 15^e bataillon, j'y trouve quelques 300 autres appelés, surtout de Lozère, de Provence, Savoie. Un matin de Septembre 1938 je quitte le train loin dans le sud au pied des montagnettes calcaires, les Basses-Alpes. Des adjudants hautains font l'appel et une caravane de cars nous transporte alors vers la frontière italienne, remontant sur 60 kms la vallée sinueuse, étroite, du Frio vers la Rocca, cette sous-préfecture du bout du monde, où nous allons passer deux ans entre les herbages de l'adret abrupt couronné de nuages et les sapins d'un ubac austère avec ci et là des pics ruiniformes comme en ont peint les primitifs lombards ou les romantiques autrichiens contemporains de Wagner. Isolée sur un bastion, à flanc de montagne, se dresse notre caserne : quatre grandes bâtisses plus quelques dépendances, le tout ceinturé d'un haut mur. L'unique porte s'orne de deux canons de 88 allemands, trophées de la dernière guerre. À plusieurs kilomètres apparaît la petite ville que nous n'irons pas visiter avant longtemps : nous allons d'abord nous dégrossir, nous façonner à nos uniformes, acquérir l'esprit et la prestance « chasseurs ». Sitôt arrivée, la piétaille est testée : nous voici dans une vaste salle, studieux comme des écoliers, peinant sur des copies. Examen d'entrée, niveau certificat d'études. Les quatre opérations, une dictée de circonstance : la discipline faisant la force principale des armées il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance entière et une soumission de tous les instants. Les ordres doivent être exécutés sans hésitation ni murmure, etc. Puis une rédaction : « Vos premières impressions de caserne ».

Vais-je comme tout le monde rédiger un texte ou bien gribouiller un dessin ? Devant un paysage de pics vertigineux, et opposée à l'élégance désinvolte de ces gradés à gros mollets, tailles étroites, épaules larges, je caricature notre médiocrité pataude de recrues mal fringuées (on nous a prévenus de venir avec des frusques usagées).

Comme prévu mon croquis à la Dubout¹ déride l'État-Major. Je sors de la moyenne : « artiste », observateur, me voici promu au peloton des élèves caporaux. Suivront des corvées interminables : appels par chambrées de 30, visite médicale, distribution des tenues, paquetages, accessoires insolites, armements individuels et collectifs. Nous nous harnachons en militaires et portons nos effets civils dans le magasin *Ad Hoc* où ils attendront deux ans notre libération.

L'instruction des bleus peut commencer, stricte, efficace, harassante. Compensation : la nourriture. De la vraie gastronomie, étonnamment copieuse et variée. J'apprends ainsi à manier les armes des fantassins : le mousqueton, objet de soins assidus, graissé, dégraissé, monté, démonté les yeux ouverts ou bandés. Même exercice avec tous les engins lourds, déplacés exceptionnellement à bras, en général accrochés aux bâts d'innombrables mulets porte-pièces, porte-caisses à munitions. D'abord, les mitrailleuses, hotchkiss, calibre 8mm à trépied, astucieuses mécaniques à tout faire. Elles permettent les tirs précis jusqu'à 3000 mètres, tendus et courbes, à vue ou masqués sur jalons d'après l'étude de la carte, ou anti-aérien avec une rallonge d'affût. Puis notre artillerie miniature : le mortier de 81 pour frapper dans les creux par-delà les crêtes et le canon de 37 à tir tendu muni d'une lunette de visée, garantie de précision à grande distance. Accessoires nécessaires, des jumelles grossissement 6, la lunette binoculaire stéréoscopique grossissement 12, le télémètre portatif à coïncidence d'images que nous apprenons à régler. À signaler, un nouveau fusil mitrailleur qui vient d'entrer en service, calibre 7 m/m 5 grand dévoreur de cartouches serrées en boîtes chargeur, d'où l'abondance des fantassins pourvoyeurs, serviteurs attentifs du petit monstre.

L'instruction commencée en salle se continue en plein air, par tous les temps, sur le terrain de manœuvre, par section, par compagnie, puis par entier bataillon. Et puis dans la nature, en file indienne, avec un paquetage de plus en plus lourd, en plaine, ensuite en montagne, hors routes, par des sentiers dans les zones forestières ou herbues, puis sur les éboulis instables des cols à 2000 m. Ensuite nous attaquons des escarpements qui nous semblent vertigineux.

Nos longs bâtons ferrés sont devenus indispensables. Tenus d'une main, ils nous servent de troisième jambe dans les ascensions, empoignés à deux mains dans les descentes brutales la pointe labourant profondément la pente ils freinent notre dégringolade. Viennent les manœuvres : nous jouons à la petite guerre contre des copains en béret noir, les nôtres cachés sous un couvre béret blanc. Les mulets alors nous accompagnent, il y a des mises en batterie, des tirs à blanc. Le clairon sonne des ordres, le téléphoniste débobine et rebobine son fil du PC aux avant-postes. Des coureurs apportent des papiers, hors d'haleine, ils repartent avec la réponse. On s'amuse bien.

Dans les Alpes l'hiver tombe brutalement et s'installe pour six mois pendant lesquels soldats et bêtes souffleront par les naseaux une buée grise d'haleine gelée. Nos bérets bien enfoncés sur les deux oreilles les isolent du froid mordant. Les molletières doivent être desserrées, sinon gare aux gelures d'orteils. La neige, merveille de la nature, que j'ignorais, moi, créole, submerge d'un coup la montagne et la plaine, obligeant à la marche en raquettes canadiennes. D'abord molle, dissimulant force traquenards, crevasses, troncs d'arbres brisés et acérés elle se tasse, se polit : la marche devient encore plus hasardeuse et acrobatique : trouffions et mulets dérapent, s'abattent, se débattent cocassement, incongrus dans ce décor grandiose. Sous un

¹ Albert Dubout (1905-1975), dessinateur, affichiste, peintre.

ciel tantôt envahi d'inquiétants nuages compacts, tantôt nettoyé de toute souillure et d'un bleu intense. Le soleil réverbéré par tout ce blanc du sol cuit alors comme en été, la gymnastique peut se faire torse nu. Salut au drapeau, manœuvres d'ordre serré, maniement d'armes de pied ferme, exercices de parade (« Présentez, armes » en quatre temps avec une lenteur calculée, théâtrale). Indifférents aux météores, nous continuons à l'intérieur du quartier le train-train. Revues d'armes, reprisage des tenues, lessivage des chemises et des treillis, briquage des chambrées, avec les lits au carré, mais maintenant les poêles ronflent dans nos réfectoires et dortoirs. Corvée nouvelle, les entretenir. Et pour les apprentis caporaux, alphabet morse, refrain des bataillons (le nôtre : « je fumerais bien la pipe mais je n'en ai pas »).

Les chiottes d'été en plein air ont été abandonnées, celles d'hiver dans les grandes bâtisses sont ouvertes et rapidement débordent d'excréments nauséabonds. Par la puanteur attiré, surgit alors l'adjudant Sidoine dit Nasol *because* son tarin cyranesque. Il rameute la troupe : « Tas de salauds, qui a encore obturé les guogues ? Venez voir comment ça se débouche. »

Il tombe la vareuse, retrousse ses manches de chemise, plonge les bras dans la mélasse, tâte, retire une godasse, une boîte de conserves, une boule d'épluchures, la tient bien haut en gueulant : « Tas de bleus, tas de dégueulasses, voyez ce que vous m'obligez à faire ! Recommencez pas, sinon... » Le corps du délit est jeté à la poubelle, le héros va se rincer le bras, hilare. Il sait qu'on parlera de lui longtemps dans les chaumières.

Ainsi très vite, par une pédagogie graduée, judicieuse, inflexible, aidée par l'exemple constant des cadres de métier, – de vrais sportifs, pas des feignants – nous sommes devenus des Chasseurs bon teint, dignes de leurs anciens. Désormais nous porterons sur les tenues de sortie la fourragère verte et jaune, honneur du bataillon : des robots bien huilés, des guerriers.

J'ajoute que la tyrannie journalière des caporaux rengagés chefs de chambrées a beaucoup facilité nos progrès. Corvées supplémentaires, paquetages abattus à refaire impeccables, brimades subtiles et répétitives, sans brutalité répréhensible : les punitions pleuvent comme grêle. Ces gaillards sont le plus bas degré de la hiérarchie militaire qui repose tout entière sur leur zèle, ils le savent, en abusent, et les appelés les supportent. Ils ne sont là que pour 24 mois. Patience !

Beaucoup sont des pauvres diables de l'Assistance Publique, enfants trouvés dont l'Armée est la seule chance d'ascension sociale. D'ailleurs au pays des aveugles les borgnes sont rois et ces minables accumulent en ville les succès flatteurs, assiégés qu'ils sont par les filles des hameaux misérables du haut pays, qui pendant l'interminable hiver, envahissent La Rocca à la recherche de petits emplois : même faux et stupide, un militaire à solde croissante et retraite, est plus alléchant qu'un berger ou un bûcheron. Épouser un sous-off du 15^e est pour les demoiselles du canton la planche de salut, le nec plus ultra, la chimère dorée.

Ainsi sans être un bataillon de vitrine, comme ceux de Grenoble ou Chambéry, notre 15^e (devise : « a du poil au cul ») contemplé du dehors offre bonne figure, gloire à ses instructeurs ! Mais logé dans une vallée perdue loin des États-Majors ses mérites restent obscurs.

Les plus désespérés sont : le chef de la fanfare (ses dons de chef d'orchestre se gaspillent chaque dimanche après-midi, à la belle saison, dans le kiosque à musique du parc municipal, devant quelques béotiens Roccalobrages), et notre grand chef le commandant cuisinier : sa carrière se compromet lentement mais sûrement. Il oublie grâce à l'alcool. De plus en plus il traite ses chasseurs comme des chiens « Spèce de con, viens ici, fais ceci... » d'où son surnom et les avertissements lancés à mi-voix quand il déambule dans nos couloirs « Taillez-vous, voilà Spèce de con qu'arrive ». Que pensent les autres officiers, je ne puis le dire, ils ne nous adressent jamais un mot en dehors du service et se volatilisent sitôt terminées leurs heures de présence. Le plus heureux de nous tous est le toubib : indifférent à notre agitation, il vit à l'écart dans son hôpital, entouré d'un harem de jeunes infirmiers équivoques. Nous n'arrêtons pas d'être vaccinés, mesurés, examinés tous à poil à la queue leu leu. J'imagine le bonheur secret de cet amateur de beaux jeunes gens qui ne cesse d'en contempler, renouvelés sans cesse.

Le drame des 2^e classe, c'est l'ennui du long dimanche, jour de repos. Le remède à ce spleen ne peut être la lecture, d'ailleurs un bouquin a-t-il jamais pénétré dans nos murs ? et puis une moitié de l'effectif – paysans et montagnards – est illettrée. Les cartes non plus ne sont d'aucun secours contre le désœuvrement. La belote n'est pratiquée que par quelques spécialistes. Quant au boxon, avec ses trois hétéaires blennorragiques, rebuts de maisons marseillaises, il faut beaucoup d'argent et une inconscience rare pour s'y risquer. Le troufion ordinaire se rabat sur la saoulerie collective au gros rouge, tolérée, encouragée même, puisqu'une cantine jamais fermée est installée dans nos murs, qui vend son pinard sans restriction à qui peut payer.

Tous les soirs entre la fin des exercices et le couvre-feu il y a plusieurs cuites dans la chambrée des professionnels du mal du pays en quelque sorte, Auvergnats, Savoyards... Le soir au dernier appel, les $\frac{3}{4}$ du bataillon sont ivre mort. Mais c'est le dimanche que l'orgie bat son plein, après une journée de gueulantes et bagarres folles dans les flaques de vomissures aigres, rouges et visqueuses, ou les traînées de diarrhée puante. Certains se vident par le haut et par le bas, et cela n'importe où, dans les couloirs, les escaliers, les lits... Accueil charmant pour les quelques sportifs citadins qui s'étaient entraînés à skier comme des petits fous tout l'après-midi autour de la caserne !..

Ethnographe involontaire dans ce microcosme de 38, j'ai pu ainsi étudier les mœurs étranges, inattendues, de mes contemporains mâles (échantillonnage de jeunes français du midi profond, d'extraction modeste). J'étais loin de Sidi Brahim et de ses étudiants parisiens snobs. Si le français des manuels scolaires est utilisé dans le service, il est aussitôt remplacé dans les conversations privées par un dialecte volubile et sonore, une sorte d'italien non écrit mais très vivace répandu du Languedoc à la Provence, héritage de l'occupation romaine.

Autre archaïsme : se torcher le cul avec du papier ne vient à l'esprit de personne, tous utilisent l'index (main droite ou gauche, à volonté) que l'on essuie ensuite au mur des chiottes couverts de ces virgules brunes imitées depuis par le peintre Mathieu. On ne se lave pas les mains ensuite. D'ailleurs on ne se lave rien et la puanteur, sueur, crasse, tabac, des logements dont les fenêtres sont bloquées une fois pour toutes est stupéfiante pour moi qui semble être le seul à le remarquer et à m'en plaindre. Petite nature exotique ! Je m'ablutionne aux lavabos de la tête aux pieds chaque soir, et je suis toujours seul je peux le garantir. J'ai même appris ceci : le corps est divisé en deux par la ceinture, le haut est à Dieu (on peut se laver le torse quelquefois) le bas est au Diable (se rincer le derrière ou « les parties » est impensable). Mais ce qui se voit du corps est très surveillé par l'autorité : cheveux (courts) poils de barbe (rasés).

L'abus du tabac est tout à fait officialisé. Nous touchons des caisses de paquets de « gris » chaque semaine, tortillons noirâtres pour cigarettes à rouler soi-même. La fumée en est particulièrement épaisse et puante. Je distribue gratis ma ration, je me fais ainsi beaucoup d'amis sincères.

Et pourtant ces cul[s] terreux savent apprécier la création exceptionnelle, l'effort artistique : les virtuoses en pets et rôts, ceux qui laissent sur leurs draps des cartes de France énormes sont respectés, de même les chanteurs imitateurs de Tino Rossi, les sculpteurs en quille et les décorateurs en « père cent ». Le symbole de la fin de notre séjour sous les drapeaux est une quille miniature, non en bois mais en cuivre, bricolée à la lime dans une balle de fusil resquillée à grand peine (son métal mou et tenace est parfait pour ces travaux minutieux). Le cône décoré est ensuite percé du gros bout et porté en breloque à la chaîne de montre

de gousset (la montre-bracelet est inconnue). Quant au « père cent » ou Persan c'est le gueuleton qui célèbre le centième soir avant la fuite. Ensuite dans votre paquetage vous fixez un petit calendrier à 100 cases à rayer jour après jour. Il n'est pas question de faire un carré ou toute autre figure géométrique élémentaire. Notre cervelle, notre œil, notre main doivent faire un effort, réussir une forme complexe et harmonieuse, coloriée ensuite aux crayons vert-rouge-bleu. Pas de jaune teinte prohibée chez les Chasseurs. Les copains contemplent et apprécient. Finesse d'observation, leur sens esthétique se révèle par la fantaisie et la justesse des sobriquets dont nous sommes tous affublés. Pour ma part j'ai été : « l'artiste », puis Ngna koué. Mon origine indochinoise a frappé quelques phocéens, et c'est ainsi qu'à Marseille on appelle les asiates. Delpech deviendra enfin Pelle-bêche outil portatif très utile pour creuser son trou individuel.

Dans l'ensemble ces barbares sont d'ailleurs très sociables, serviables. La mode est de s'interpeller : Sale con, Merdeux, Trouduc, Tête de nœud... Cela signifie : « vieux pote ». Un tirailleur tunisien (ils sont quelques-uns, leur rôle étant de nous apprendre à manipuler les mulets) répond « Connard, Salaud » au chasseur qui lui a crié « Alouff, sale bicot », il n'y a pas trace de racisme dans leur propos, simplement échange de bonjours humoristiques. Les discordes religieuses sont inconnues : l'un de nous, jeune capucin, arrivé le premier jour en robe de bure fait sa prière chaque soir au pied de son lit dans l'indifférence générale. Personne n'en a jamais ri.

Tels sont les bonshommes que caporal puis sergent je mènerai à une guerre qu'ils refuseront de faire : aucune propagande ne prévaudra sur les récits que leur ont fait le soir, au village, les survivants de la Grande Tuerie. Tant de jeunesses gâchées, pour si peu de bénéfiques : alors les fils des héros de 14-18 ne voudront pas être dindonnés à leur tour. Auront-ils tort ou raison ?

1939

Mais en février 39 à La Rocca, cernés par nos montagnes, nul ne soupçonne l'imbroglia qui se prépare. Nous nous entraînons avec soin à refaire le chemin des Dames et Verdun. Ainsi on nous apprend à utiliser la mitrailleuse Maxim à réservoir d'eau ignorant que les Allemands l'ont remise depuis dix ans, qu'ils ont mis au point des engins blindés, chenillés rapides, reliés par l'invisible, l'efficace TSF entre eux, et avec leur PC, qu'ils ont testé des bombardiers en piqué pendant la guerre civile espagnole, qu'ils savent se camoufler, construire hâtivement des ponts et pratiquer des offensives foudroyantes.

Été 1939

Voici qu'arrivent d'énormes ballots : nouvelles tenues dites « de guerre », nouvelles armes, sorties d'usine. Nous essayons, ajustons ces uniformes compliqués : un harnachement *new look*, ceinturon-bretelles-musette-bidon-baïonnette, que l'on peut enlever et remettre d'un coup mais qui en marche frotte le haut des cuisses à les écorcher. Comme toute l'armée française nous sommes dotés de longues capotes kaki à pans repliables vers l'arrière pour faciliter la marche. Seuls notre pantalon, nos molletières demeurent bleu marine, derniers restes de l'ancienne tenue avec l'insigne « cor de chasse » qui timbre le nouveau casque d'acier épais.

Flambant neuf nous partons un beau matin avec armes et bagages vers les haut sommets, direction la frontière, au milieu des nuages, comme des aviateurs, comme dans certaines estampes chinoises, isolés là-haut à plus de 2000 mètres. Nous resterons jusqu'aux neiges d'automne à tailler sans relâche des sapes, cimenter des blockhaus, établir des pistes, tantôt tranchées, tantôt remblais, répartis par sections de ci de là sur des kilomètres, bivouaquant par groupes de dix ou douze sous ces tentes coniques dites marabout, précaires abris contre les tourmentes et les coups de foudre.

La corvée de soupe – aller chercher les repas du jour aux cuisines de la compagnie logées dans des grottes – devient une acrobatie périlleuse les jours d'orage. Mais la récompense c'est d'entendre les nouvelles du monde montées du fond des vallées par transmission orale, de bouche à oreille, rapide comme le télégraphe. D'abord la plus redoutée : les guerres se déclarent en chaîne. Allemagne contre Pologne, Angleterre-France contre Allemagne. Jusque-là nous avons vécu dans l'insouciance, désormais ce sera dans la peur. Nous savons tous que le 15^e montera au front, et qui en reviendra ? Extérieurement nos gestes ne se modifient pas, mais il y aura moins de rires.

Tant bien que mal, les camarades en masse écrivent à leurs familles. On sollicite mes talents de portraitiste (gratuits par-dessus le marché) : je fais des tas de croquis, le plus ressemblant possible. Pliés en 6 ils iront rassurer de pauvres mères mortellement inquiètes.

Les cuistots s'en excusent, la gastronomie est devenue impossible. Ceci compense cela, les négligences vestimentaires strictement punies jusque-là sont de moins en moins remarquées et sanctionnées. Certains gradés insolents deviennent soudain doucereux, car nous portons maintenant des cartouches à balles et non plus à blanc.

Mais leur radio fonctionne toujours, apportant hélas des nouvelles consternantes : Pologne écrasée dans une guerre éclair, offensive française dans le Palatinat vite stoppée. Le Ruskoff s'associe au nazi. Pour nous rien de précis. Quand les réservistes seront arrivés, nous irons même aux messes dites par un sergent-chef curé dans le civil. Il officie très vite (à peine dix minutes) en plein air dans un décor de pics étincelants escaladés de cumuli tantôt sous le soleil tantôt sous l'averse : nous sommes redevenus des païens des vieux temps, nous communions avec les quatre éléments, nous demandons aux dieux de la terre, du ciel et du tonnerre, de sauver nos fragiles vies.

Nous voilà mêlés aux réservistes, des bonshommes de 23 à 30 ans, taciturnes, retors, mauvais esprit en diable. L'amalgame ne se fera jamais entre l'active (nous) et ces classes 34 à 37. Surtout quand on saura que débarqués massivement dans notre caserne vide, ils l'ont dévastée et pillée pour montrer leur peu d'enthousiasme – et volé ou détruit le contenu de nos caisses à paquetage personnelles.

Septembre 1939

Nous abattons nos villages de toile et descendons vers la plaine pour nous diriger au Nord, et rejoindre la ligne Maginot. Nous découvrons le plaisir d'être transportés sans fatigue en wagons à bestiaux (marqués : 40 hommes, 8 chevaux en long), vautreés dans une épaisse litière de paille. Les plus heureux sont les muletiers chauffés par leurs bêtes. La tambouille se distribue à des arrêts inattendus en rase campagne, on fait ses besoins par la portière, cramponné à la paroi et le postérieur dans le vide.

Quelquefois très lentement nous traversons des villes, spectacle merveilleux et multicolore que nous avons oublié après nos cinq mois de désert, où nous remarquons aussitôt l'abondance de femmes, race gracieuse que nous pensions éteinte, heureusement il n'en est rien, en voici à toutes les fenêtres, elles nous acclament et nous leur répondons. Et dans les rues, tirant des chariots colossaux, d'énormes chevaux percherons auprès desquels nos mules montagnardes rabougries sont des chèvres.

Et puis à un moment donné, je ne sais où, nous commençons à vivre dans le secret. Nos officiers restent bouche cousue et nous ne devons ni parler aux civils ni écouter la radio. Tout le monde descend, les animaux sont bâtés, chargés, le voyage reprend à pied, souvent par des nuits glacées, sur des routes de dur bitume sonore sous nos semelles cloutées où nous fatiguons deux fois

plus que sur la terre élastique des montagnes. Le jour nous dormons dans des granges à foin tantôt immenses, tantôt minuscules, mais toujours remplies de toiles d'araignées, observés de loin par des péquenots méfiants, furieux d'héberger ces nomades voleurs de poules, qui vont gâter le fourrage des vaches avec leur pisse et leurs étrons, s'ils ne mettent pas le feu à la baraque en allumant des bougies ou en fumant dans la paille au mépris de tout bon sens.

Je passe caporal mitrailleur, chef de pièce, cela ne change rien à la rusticité de mon existence. Les grands ennemis sont l'humidité et le froid : pour s'en défendre, il faut s'enfoncer dans la paille et s'en recouvrir – un mètre et plus après s'être déséquipé – (attention à ne rien égarer) après s'être déchaussé, débarrassé du casque et des molletières, de la capote qui devient couvre-pied, et enveloppé dans sa couverture, le béret enfoncé jusqu'aux yeux, juste le nez sorti en prise d'air. Il est bon de s'entasser à plusieurs, par affinité, on se réchauffe et on se sèche l'un l'autre, le bon nombre est trois, la meilleure place le milieu, à tour de rôle chacun en profite. Je fais ménage ainsi avec deux gars sympathiques, chacun dans son genre, plus raffinés que l'ensemble de notre section – qui se ressemble s'assemble. Jésus (ce capucin dont j'ai déjà parlé) mystique paisible, parfaitement honnête, sûrement de bonne famille, et Kif, un rappelé d'Avignon, piqueur de troncs d'église dans le civil ce qui lui a valu de faire son temps à Tataouine, au fin fond du Sahara. Il en est revenu honnête et intoxiqué au haschisch, le torse et le dos tatoué de fleurs et de visages. Il reçoit sa drogue dans des lettres mystérieuses envoyées par un confrère de la franc maçonnerie des ex-Bat' d'Af et la fume mêlée au tabac de troupe. En dehors de ses crises comateuses il est tout à fait normal, bizarrement passionné par les mots croisés qu'il ramasse à gauche à droite et le jeu de dés (parce qu'on ne peut pas tricher assure-t-il). Il tente de le répandre parmi mes ploucs sans grand résultat, parce qu'il exige que l'on risque de l'argent, pas des haricots, et tous ici sont pauvrissimes et avarés. Kif vous tatoue aussi à la demande canons et sabres entrecroisés, etc. Je dessine ses patrons. Son séjour forcé aux tropiques lui ayant donné le goût des ablutions, il pue moins que les auvergnats.

Nouvel hiver, neige et verglas, les mulets sont ferrés à glace. Grimper les côtes est épuisant. Nos bâtons sont restés à La Rocca, glissades en arrière sans pouvoir nous retenir, dégringolades en tas se multiplient. Les mulets se renversent dans l'obscurité, il faut les relever, les rebâter à tâtons. Maintenant nous ne nous déplaçons plus que dans le noir. Nous traversons la Lorraine. Chaque nuit, des lueurs d'orage illuminent l'horizon qui gronde sourdement, mais nous comprenons que c'est l'artillerie qui tire. Laquelle ?

Pour Noël une surprise : les gradés de carrière disparaissent, ils retournent à La Rocca, leur compétence a été jugée indispensable pour éduquer les nouvelles classes. Les appelés que nous sommes peuvent voler de leurs propres ailes.

1940

Le 5 janvier 1940 vers minuit nous entrons dans une ville de baraquements bas tous semblables, l'un d'eux a été affecté à la CA. Nous voici cent dans un dortoir à lits superposés à peine éclairé par quelques ampoules, à peine chauffé par un immense poêle à coke déjà allumé heureusement par le détachement précurseur, les quelques « planqués » de la section de commandement qui se ramènent en camionnette et sont censés préparer nos gîtes chaque fin d'étape. Ils ont sorti cette nuit (aucune inspection de gradé n'est à craindre) un trésor rare : un poste de radio volé Dieu sait où, qui est déjà branché sur des fils de fortune. « C'est l'émission en français, dépêchez-vous ! » annonce le caporal Trabach. Et pour la première fois, agglutinés autour de cette boîte à malice, au milieu du désordre indescriptible des équipements accrochés aux châlits, des mortiers et mitrailleuses, des caisses de cartouches et d'obus, nous entendons la voix rocailleuse, sarcastique, antipathique, du « traître de Stuttgart »². D'abord : « Londres comme Carthage sera détruite » puis des histoires de cargos coulés par des U-boot. Soudain : « Nouvelles du front Ouest : vous allez entendre un soldat français fait prisonnier ce matin ». Celui-ci explique (et son récit est authentifié par un accent du midi inimitable) qu'il va bien, qu'il n'a pas été maltraité, que sa mère se rassure, pour lui la guerre est finie. Le speaker reprend : « Le 6^e de Grenoble, le 11^e d'Annecy, le 15^e de La Rocca viennent d'arriver à Bitche. Après demain ils monteront aux avant-postes pour y rester jusqu'au 10 février. Bon séjour en ligne, amis de la Division de Fer ». Trabach débranche son poste et le cache. Un silence total, effrayant, un silence de mort envahit notre hangar. Ainsi alors que nos officiers ne veulent jamais nous prévenir de nos manœuvres c'est l'ennemi lui-même qui nous les révèle. Être trahi par des haut-placés, quoi de plus démoralisant pour le trouper, dupé, ridiculisé. Et je suis un représentant de cette autorité déloyale. Je sens déjà autour de moi la méfiance, l'animosité. Dans ma section la discipline ne se remettra jamais de cette aventure.

Effectivement le surlendemain au soir d'une tempête de neige glacée nous montons encore plus au Nord à travers une forêt de sapins ployant sous leur charge blanche. Pour couvrir la manœuvre, toute la ligne Maginot tire, nous avançons sous la voûte invisible mais sonore de trajectoires d'obus qui vrombissent, babillent, hululent, avant de retomber avec éclairs et fracas sur les forts de la ligne Siegfried – qui ripostent. Leurs projectiles explosent dans les bois, au hasard, loin de nous et nous trouvons notre point d'appui : une vaste ferme en ruines mais dans les caves intactes et solides nous installons notre cantonnement, les guetteurs et les pièces répartis alentour dans des abris de fortune. Par moins 20 nous allons rester là un mois, immobiles à l'affût, sans jamais voir un adversaire, mais peinarde, oubliés sans doute des états-majors. La routine s'installe, chez l'ennemi aussi j'imagine. Par roulements, patrouilles sans incidents notables (dans ce sol gelé, durci en profondeur, les mines n'explorent pas), sauf cet accrochage accidentel, une nuit, avec des Fritz : violente fusillade au jugé dans le noir et de notre côté, les deux premiers morts du bataillon : le pauvre Trabach (20 ans) et Nerval (23 ans).

Ces promenades de jour ou de nuit m'ont révélé des paysages d'une beauté surnaturelle : forêts pétrifiées, sapins, noyés dans les congères, etc. Devant chaque nez un nuage de vapeur grise. L'haleine est matérialisée par le froid (-20° [C]) et différencie quadrupèdes et bipèdes vivants des morts qui ne respirent plus.

Des collets à lapins sont posés, avec un maigre résultat, le courrier est rare, la soupe arrive froide mais aucun notable ne se pointe dans notre secteur. Si pourtant, un après-midi trois bedonnants déguisés mi civils mi officiers paraissent : un curé, un rabbin, un pasteur, associés par nécessité. Ils ont la parole facile, le ton débonnaire. Nous restons polis, mais indifférents. Pour l'honneur des pauvres bougres que je commande, je dois préciser qu'aucun n'a bronché, malgré la peur qui nous tient maintenant – et pour combien de temps ? – personne ne s'est abaissé à chercher le réconfort d'une religion. Mes mitrailleurs commenceraient-ils à réagir devant l'exploitation sans vergogne que font de notre inexpérience, de notre impuissance les pouvoirs établis bien traditionnels, bien-pensants, indestructibles, irrésistibles ?

Enfin nous sommes relevés et descendons pedibus vers le Jura, près de la frontière Suisse. Nous cantonnons dans un village vidé de ses habitants. Champ d'action idéal pour exercer nos dons de tapissiers-ensemblers-décorateurs. Tout soldat est un déménageur en puissance, le mobilier des baraques circule de maison en maison suivant nos besoins et nos humeurs. D'autant plus que nos aimables prédécesseurs étaient partis en cassant les vitres et en chiant au creux des plumards. Toute sorte d'objets se retrouvent éparpillés dans la neige : tout ce qui n'est ni combustible ni comestible est balancé dans la nature. Les hommes des bois ont enrichi mon parler créole, encore 18^e, de locutions d'Oc et d'Oïl à la San Antonio. « Vingt Dieux, Me fe cagar, ai les roubignoles à zéro, va te faire voir chez les nègres, X a chié dans mes bottes, Ya plus d'Bon Dieu que de beurre au cul... », etc.

² Il s'agit de Paul Ferdonnet (1901-1945), journaliste français exilé en Allemagne, travaillant pour Radio-Stuttgart. Il contribue à la diffusion en français de la propagande et de l'idéologie nazies. Il est exécuté pour trahison en 1945.

Je suis passé sergent, je ne mange plus avec la troupe, j'ai droit à une chambre personnelle. Je porte un lit dans la cuisine d'un logis cossu, d'un bibliolâtre apparemment. Rien de tel qu'une cuisinière à la Landru pour réchauffer le soir sa piaule et comme il est fatigant de scier et fendre du bois j'emploie des livres, le format in-octavo passe très bien par le portillon du foyer et plus ils sont anciens plus leur rendement calorifique augmente. Remarquable, un bouquin en papier chiffon (1718) chauffe autant qu'une bûche. Papier pâte de bois fin XIX^e : rendement moyen. Contemporain (cellulose et blanc de Meudon) : beaucoup de cendres, aucune chaleur. Je ne suis pas absolument un vandale, je parcours d'abord les textes et m'aperçois que certaines réputations sont bien usurpées : Voltaire par exemple, sa tragédie *La Henriade* est une bouffonnerie et son énorme correspondance pas plus valable que la mienne. Les livres pieux, les ouvrages grecs et latins reliés cuir sont d'excellents papiers : valent leur poids de chêne. Nos journaux sont quasi incombustibles, de la crotte.

En principe je ne travaille plus sur les chantiers, mais il fait si froid que tous les sous-off mettent aussi la main à la pâte : encore et toujours nous posons des barbelés, coulons des blockhaus.

Le printemps vient lentement, les forêts de hêtres alentour passent du brun au rose, au jaune, au vert pomme. Emission spéciale de radio cuisine : les Allemands attaquent en Hollande et en Belgique. Mêlées confuses, nouvelles contradictoires. Alors certains de nous, et pas les plus bêtes, commencent à évoquer les prédictions de Nostradamus, celles de Sainte Odile, ils s'en font envoyer des exemplaires par leurs familles. La poste fonctionne assez régulièrement. Singulière folie qui dure plusieurs jours, polémiques effrénées au moment des repas. Mais stukas et panzers ne tiennent aucun compte de ces divagations sibyllines et ravagent maintenant le nord de la France. Nous nous remettons sur le pied de guerre, mais c'est pour pénétrer en Suisse. Nous y passerons plusieurs jours, gelés car il est interdit de faire du feu, bivouaquant au cœur de forêts inconnues. Puis, toujours discrets, nous revenons en France, cette fois direction le casse-pipe sans hésitation aucune.

De tout ce qui s'est passé ensuite autour de moi je garde un souvenir confus, haché, un kaléidoscope d'images simultanées ou successives mais je ne sais dans quel ordre, l'épuisement des marches et des combats m'ayant vite mis dans cet état de demi conscience de l'écoulement du temps que Kif trouvait dans son hallucinogène. En autobus, puis à pied, chargés à 30 kg, de jour comme de nuit, par route ou à travers champs, nous remontons vers le nord-ouest. Nous marchons compagnie après compagnie, en deux files sur les bas-côtés d'une route quand un matin des gendarmes me crient : « Sergent, rectifiez les tenues, faites prendre pas cadencé, ferez tête droite dans cent mètres ». Aussitôt dit aussitôt fait et on voit dans un bosquet où atterrissent des écheveaux épais de fils téléphoniques sur piquets de fortune, un groupe d'officiers parmi lesquels on reconnaît au passage le généralissime Gamelin. Décontenancés « comme des poules qui ont trouvé un couteau » : cette comparaison populaire donne l'exacte impression que faisaient les officiers supérieurs allant, venant, en tenues fripées évidemment, submergés par l'imprévu de la catastrophe. Nous étions leur arrière ban, leur ultime ressource. Un moment après nous avons côtoyé un régiment de tirailleurs algériens psalmodiant une mélodie africaine monotone, désespérée, longue plainte somnifère d'hommes écrasés sous leur charge.

J'ai retraité souvent seul, jouant à cache-cache avec l'armée Fritz jusqu'à la zone libre. Finalement, je réussirai à gagner le Sud, tuant un Fritz. J'ai descendu le *feldgrau* au mousqueton. Sacré flingue ! Arrivé en zone libre je serai mis en taule pour avoir gardé mon fusil. J'étais le briseur de grève, celui qui attire les foudres du vainqueur irascible. J'avais depuis belle lurette perdu mon unité (« Tu nous emmerdes ! » Kif : « C'est à cause de fayots comme toi qu'il y a des guerres ! » Au réveil, ils avaient tous filé, j'étais seul : sac volé, plus d'argent. Vagabond en uniforme) : port d'armes interdit ! Inimaginable pour ceux qui ne l'ont pas vu : panique, démence de toute une nation abandonnée à son désespoir. Exode : procession en lentes chenilles, Rolls Royce des riches, Citroën des notables, fourragères et vélos de la piétaille, les autres à pied. Un homme pousse sa grand-mère dans une brouette... pauvres traîne misère. Le peuple entier est sur la route. Des percepteurs avec leurs archives, des bonnes sœurs, des hôpitaux avec les malades. Épaves sur le bord de la route. Je trouve une chaussure avec un pied dedans. Les avions attaquent. Retraite : désolation, froid, fatigue, constipation, il m'arrive de dormir en marchant. Je traîne une vache, je traverse une rivière à la nage, je mange des bourgeons, je dors dans un cimetière. Dans une maisonnette abandonnée je découvre une morte au premier étage.

Guerre stupéfiante, horrible, abracadabrante, ruineuse ! Guerre impitoyable, et si longue ! Notre civilisation brillante ne survivra pas à sa deuxième tentative de suicide (la première, 14-18, ayant échoué). Angleterre et France ont déclaré la guerre à l'Allemagne sans avoir les moyens de la faire (ex : dans ma division les liaisons radio sont inconnues, tout se fait par clairon ou par coureur). Entre les patrouilles de l'hiver 39-40 et les combats en Champagne (mai 40) un tiers de mes camarades restera sur le carreau.

Début mai, refoulant devant un million de civils fuyards la Wehrmacht attaque ses machines volantes et rampantes invincibles, nous assomme nous encercle, raz de marée qui emporte nos 75 et nos quelques chars. L'attaque massive des chars et avions hitlériens disperse en 15 jours les infanteries adverses. En pleine bataille les Angliches embarquent et s'enferment dans leur île.

Les Français laissés sans commandement ou résistent ou se rendent ou s'échappent dans une confusion inouïe.

Fin mai 40, en Champagne, mon 15^e B.C.A. (où je suis « appelé », depuis 38 et sergent mitrailleur) est taillé en pièces par stukas et panzers, au milieu d'un million de fuyards, civils et militaires inextricablement mêlés, raz de marée Nord vers Sud qui paralyse toute manœuvre. À la Hotchkiss, j'ai tiré des centaines de balles sur des Messerschmitt qui m'ont rendu la politesse : zéro partout.

1940-1944

Occupation : période terrible, froid, faim, peur !

En apparence l'ordre règne mais ce calme est celui de la mort. Ramassage des hommes valides pour le STO. Queue interminable devant les rares boutiques d'alimentation.

Mon diplôme de professeur de Dessin Industriel (1938) va me permettre de postuler pour un collège de dessin technique – avant tout il faut croûter. Je suis seul, immigré en quelque sorte et pas au bon moment. Début 41 je suis envoyé à Saint-Ouen.

On n'a plus idée de la misère, du chômage, du désespoir où notre pays avait chuté, de la brutalité des vainqueurs, de leur pillage qui allait durer des années. Froid, faim, saleté (plus de savon et puces innombrables), anarchie (vols en chaîne, tout le monde volant tout le monde : nourriture, vêtements, chaussures, vélo – l'argent n'avait plus de valeur – la punition venait aussitôt, on était volé à son tour). Il fallait subsister, tenir ! Il est facile après coup de critiquer un tel ou un tel, mais l'initiative du gouvernement de Vichy (notre seul rempart contre l'Allemand) de créer des « Centres de Jeunesse » fut une bénédiction : il fallait occuper et surtout nourrir les plus de 12 ans (fin de la scolarité primaire alors) qui ne trouvaient d'embauche nulle part. Le collège de Saint-Ouen était en partie occupé par les Schleus, le château de Saint-Ouen requis jusqu'alors pour loger les troupes fut libéré, dans un état pitoyable, pour devenir une annexe baptisée « Centre de formation Professionnelle » : tôlerie, bâtiment, ajustage, dessin industriel. Bientôt rattaché au Ministère de la Jeunesse, il s'appellera « Centre de Jeunesse travail et joie ». Les baraques de bois

dressées à la va vite autour du faux palais italien se remplissent de machines outil disparates, provisoirement protégées contre les rafales teutonnes et les cours commencèrent cahin-caha : l'école ne dépassera pas le stade de la garderie, la diversité des élèves annihilant toute pédagogie. Aggravation : le manque chronique de matières premières pour faire travailler les enfants : bois, fer, ciment et même crayons à papier : je ferai dessiner mes apprentis sur le verso resté blanc d'imprimés administratifs fournis par la mairie.

Le plus grand mérite de l'établissement a été de nourrir à midi (très mal, mais mieux qu'à la maison) une centaine de gamins des environs et les cadres : une dizaine d'enseignants ouvriers-chômeurs et autant d'administratifs au recrutement fantaisiste, à la compétence douteuse (l'un d'eux, le sympathique « chef de chantier » (c'est-à-dire pion en français actuel) Claude Pinoteau a été metteur en scène au cinéma depuis. Nous étions, les adultes, de parfaits maîtres Jacques : ainsi j'ai aidé à la descente dans la cave (devenue Salle de Réception) d'une cuisine roulante de notre ex-armée : obscure mais efficace elle servit jusqu'à la Libération.

Pour occuper les temps morts – et il y en avait beaucoup – les moniteurs à belle voix font chanter en chœur des marches scoutées à nos équipiers (c'est le jargon du temps : une classe est une « équipe »). Ou je les amuse avec des projections (lanternes magiques ou films de vues fixes (Histoire de France, le doryphore contre la pomme de terre, etc.) prêtés par le Centre Pédagogique rue d'Ulm. Très vite je dois abandonner le dessin industriel parfaitement incongru pour des « activités d'éveil » (expression de 1984) : gouache (je prépare moi-même pour l'école les couleurs à partir de poudres et de gomme arabique ramenées du fin fond d'Issy-les-Moulineaux), modelage (les pesants pains de terre à modeler je les ramène en sac à dos de la rue Jacob, maquettes (carton, bois mince, etc.) maisons, châteaux forts, galions. Mon titre s'est perfectionné : « Moniteur de loisirs culturels » et j'ai obtenu de ces adolescents des dessins superbes, archaïques, barbares et des peintures de primitifs magnifiques.

Je suis aussi chargé, pour camoufler la décrépitude des enduits, de couvrir les murs d'immenses compositions : la Mer, l'Été, l'Abondance... Dans l'escalier d'honneur ont été accrochées des peintures sur papier de formats raisonnables (provinces de France, paysages coloniaux...).

À toute vitesse, nous rétrogradions vers un Moyen Âge sinistre où tout resterait élémentaire – en prime des bombardements par avion de nuit d'abord (les Anglais) puis en 42, de jour (les Américains) : arrosage en tapis – et des jours « d'interdiction de sortir de chez soi », punition collective pour quelque sabotage, nous allions découvrir les maladies de malnutrition : furoncles, tuberculose, et les parasites tenaces et contagieux : gale, poux, vers intestinaux.

Et cependant, pour l'honneur des Français je précise que le nombre des « collabos » dans notre banlieue fut infime (Doriot et quelques énergumènes) : d'ailleurs les Frisés n'étaient guère liants.

Dès le début dans le Centre se formèrent des clans : les anti et pro-Anglais (ceux-ci rarissimes). De Gaulle ne sera connu qu'en 43. Le propre de tout mouvement clandestin est le secret absolu, chacun œuvrait pour soi, en silence, dissimulant son activité illégale sous un masque anodin aussi neutre que possible. Pour ma part, avec un pass[e], j'ai visité ni vu ni connu le bureau directorial, emporté quelques cartes d'identité tamponnées mais sans nom qui ont permis à quelques marginaux de mes amis devenus ainsi « moniteurs de jeunes » de passer à travers les contrôles policiers incessants en métro/bus (presque tous les fusillés du Mont Valérien sont des otages ramassés ainsi).

Fin 42, le Centre marchera si mal que ma présence deviendra inutile, c'est tout au moins ce qui m'est expliqué.

Je quitte Saint-Ouen pour un autre établissement dépendant, lui, de la Petite Roquette : un Centre de jeunes délinquants, rue de Madrid, pétaudière remarquable où je perfectionne ma technique des faux-papiers.

Finalement, le STO me tombant sur la tête, je disparaiss dans la nature, fin 43, occupé à plein temps, si l'on peut dire, à l'imprimerie rue de Chabrol à fabriquer des faux papiers pour juifs, résistants..., travail si fastidieux que je n'ai plus jamais recommencé. L'équipe de l'imprimerie Mourlot m'a appris une foule de techniques : litho, gravure taille douce et médaille. L'insurrection de Paris, l'irruption de Leclerc désobéissant aux ordres d'Eisenhower me sauva la vie : comme les Manouchians nous étions dénoncés, filés par la Gestapo.

Paris occupé : la ville est restée intacte, mais si les vitrines des magasins restent attrayantes rien n'est à vendre. Seuls véhicules : les convois de l'occupant. Queues de femmes, d'enfants devant les dépôts d'alimentation – rarissimes- Rafles d'hommes pour « l'organisation Todt ». La résistance s'organise – malheur à qui se fait prendre.

Été 44, libération de Paris

Inextricablement mêlés, occupants et occupés subissent les coups de plus en plus durs de l'aviation Alliée, la ville prend l'aspect d'une fourmilière piétinée, les Panzers, difficilement, montent vers le front de Normandie. « Droits communs » et « politiques » sont employés à désamorcer les bombes à retardement.

Lentement mais sûrement les Nazis perdent la guerre. Les Anglo-américains sont les maîtres du ciel et d'en haut détruisent l'industrie ennemie. Mais comment faire la différence entre occupants et occupés ? Voilà les Français pris entre enclume et marteau. La dernière année du conflit sera confuse et terrible.

Pendant les escarmouches de rues, je me fais pincer par la Gestapo. La Wehrmacht qui déteste la police nazie me relâche (échange de prisonniers grâce au Consul de Suède). Forte émotion : être (très) longtemps le dos au mur, avec des mitraillettes contre le ventre ! Je décide d'employer ma vie à des activités sociales utiles (promesse mal tenue).

Janvier 44 : en prévision des rafles successives « d'inoccupés » pour l'Allemagne, je m'inscris au concours de Rome de gravure en taille douce, du travail garanti pour quatre mois. Le graveur Cami veut bien me donner la liste des outils à acheter et la manière de s'en servir. Finalement, j'obtiens le troisième prix.

Août 44. Insurrection. Mon hôtel meublé rue de Seine – au 59 – promu repaire de FFI, (sans armes) est canoné sans ménagement et incendié par les Allemands. L'eau qui gicle des tuyaux éteint le feu, et je retrouve mes cartons intacts dans les gravats. Un coup de veine.

Paris est libéré et les monotypes exécutés dans la fièvre de ces journées stupéfiantes, pendant lesquelles je fis la connaissance de Picasso, voisin de quartier, et de Malraux, blessé et fou de joie, furent exposés quelques mois plus tard à la galerie Christoffe. L'affaire me rapporta la commande des décors et costume du *Roi Lear* pour Dullin, et un emploi passager de « peintre aux armées ».

Nous avons tous souffert du froid, les boulets de charbon ne brûlaient plus vraiment.

À l'intérieur de ma chambre, j'avais construit une sorte de cabane dans laquelle je me réfugiais pour me réchauffer à la faible

puissance d'une petite résistance électrique.

Les jours précédents la libération de Paris ont été très durs pour le ravitaillement. J'ai erré en proche banlieue à la recherche de nourriture. Je découvris avec joie une boulangerie dont la devanture s'ornait d'appétissants gâteaux ronds et blancs, qui me laissèrent un cuisant souvenir : je mangeai puis restituai ce que je jugeai être du crottin de cheval roulé dans un peu de farine.

J'ai calmé ensuite ma faim en mangeant dans un potager quelques feuilles que j'appris plus tard n'être que la partie apparente de légumes tout à fait comestibles.

1945

Pendant la dernière guerre les périodiques d'information US ont envoyé aux nouvelles des écrivains, des photographes et également des dessinateurs entre autres le caricaturiste Steinberg. Ces hommes ont laissé, pris sur le vif, des documents d'Histoire passionnants. Les photos à l'époque sont limitées au noir et blanc, alors que la couleur des dessins grâce au nouveau procédé offset est devenue facile à reproduire.

La photo est un croquis instantané, utile mais insuffisant. Véracité garantie, avec son corollaire, la platitude. Les dessinateurs donnent une image plus synthétique, plus composée, plus riche parce que transposée, imaginée quelquefois, mais finalement plus exacte. Chacun peut s'exprimer à sa manière : sarcasme, synthèse épique, précision des détails.

Campagne d'Alsace, d'Allemagne

Pour l'hebdo³ *L'armée française au combat*, fin 44, j'ai travaillé de la même manière, « sur le tas » dans un but documentaire, participant à l'avancée de notre « 1^e armée ».

Je voulais voir de près la fin de cette aventure stupéfiante : j'ai pu accompagner comme « war correspondant » l'armée de Lattre de Tassigny, condottière fantasque, (dit « le roi Jean »). Grand psychologue, expert en relations publiques... il a employé quelques « peintres aux armées ». C'est ainsi que j'ai participé avec l'escadron de reconnaissance du 7^e Chasseurs d'Afrique aux campagnes d'Alsace, Bavière, Autriche⁴. Froid horrible. Suicide de la brillante civilisation européenne (la tentative de 14-18 ayant échoué).

L'Armistice (8 mai 45, signature capitulation allemande) m'ôtant toute raison de demeurer outre-Rhin je reviens à Paris et propose un reportage sur les bases sous-marines atlantiques de la Kriegsmarine qui viennent elles aussi de capituler : arsenaux énigmatiques, repaires de raiders ces UB qui, partant de notre Bretagne, allaient assiéger l'Angleterre, ou harceler les convois naviguant à grand peine et grand péril du Canada jusqu'à la Finlande. Je pourrais même pousser jusqu'à Toulon. La guerre officiellement terminée, elles résistent encore, ne se rendant que sur les injonctions de l'Amiral Dönitz.

Il me faut un ordre de mission de la Marine qui me le refuse. Motif : il est inutile qu'on sache à quel point nos ports et arsenaux sont réduits. Finalement, l'Armée de Terre me donne les laissez-passer nécessaires.

Je suis parti sans me douter des mésaventures qui me guettent. Primo rien à bouffer. Finies les rations K journalières, ponctuelles et distribuées aux troupes en campagne. Secondo, pas d'essence, pas d'auto. Trains rarissimes aux circuits fantaisistes. Les coupures de voies sont innombrables. Pas d'électricité. La misère de cette fin de guerre ne s'allège pas.

Je prends pour Nantes un train bourré de démobilisés de la 1^{ère} Armée et de prisonniers de 40 libérés. La presse est telle que j'ai fait le voyage (une nuit - un jour) chassé vers le haut par la pression des voisins, ma tête touchant le plafond, les pieds bien au-dessus du plancher.

Le reste du trajet je le ferai pedibus, sac au dos, et bidou toujours plein d'eau par précaution, marchant le jour, dormant la nuit à la belle étoile. Equipée par monts et par vaux qui va durer tout l'été à travers la Bretagne incroyablement dévastée, des campagnes abandonnées, désertes. Seule différence avec l'Allemagne : on ne prend plus d'obus sur la figure. Tous les poteaux indicateurs des carrefours ont disparu. Il est finalement plus sûr de suivre les voies ferrées inutilisables, leurs ponts étant tous détruits, mais leur réseau de poutrelles émerge suffisamment pour que je les passe sans acrobaties excessives.

Les tunnels sont bourrés de montagnes de caisses épaves oubliées par les militaires qui passèrent successivement par là. Explosifs sous toutes les formes imaginables, mais aussi des trésors : dans ces détritiques les boîtes de bœuf et haricots bouillis abondent. Eclairés par des torches, y campent des commandos de déserteurs de toutes les Armées, des bandes de maraudeurs, villageois d'alentour. Faune inquiétante au début, le premier contact est toujours abrupt, périlleux, et puis les présentations faites, la cordialité revient : les voleurs sont souvent généreux, j'ai droit au vivre et au couvert. Je repars toujours de ces abris le sac alourdi de plusieurs boîtes de singe.

Saint-Nazaire est totalement aplati, comme les villes allemandes, concassé labouré incendié par le feu du ciel, ces apocalyptiques bombardements aériens qui ont pourtant laissé debout la base sous-marine, leur cible, seule base en état de marche, bloc massif de béton barbouillé de jaune qui concentre sous une dalle de béton épaisse de 4 mètres des cales sèches pour sous-marins, des ateliers d'ajustage, d'optique, de mécanique, avec réservoirs d'eau, d'air, de mazout, dortoirs, cuisine, boulangerie, hôpital, silos et projectiles de toute sorte.

Brûlée, déserte comme Spire ou Stuttgart, ainsi apparaît l'ex-ville, avec haut dressé dessus les ruines, intact parce qu'indestructible, cet énorme, massif bunker.

Surprise : les Allemands (parfaitement insolents au début, après avoir vu mes dessins ils se calment) sont seuls à l'occuper : ils viennent de se rendre, les vainqueurs ne sont représentés que par les 10 ou 12 officiers d'une commission de contrôle. Explication : un sous-marin de 1200 tonnes abrité, intact, au cœur de la citadelle a servi de monnaie d'échange, d'assurance vie à la garnison germanique. Des ouvriers allemands le bichonnent en attendant leur rapatriement.

Je visite le sous-marin. Les Allemands continuent de mener la tranquille vie sybarite des rats troglodytes dans leur caverne d'Ali Baba, indifférents à l'anarchie générale, allant, venant sans hâte inutile sous l'épaisse dalle de béton, des cales sèches aux silos à projectiles, aux ateliers, aux chambres des moteurs, aux réfectoires et dortoirs pour marins et ouvriers.

Il y a même un hôpital, avec une salle d'opération aux parois enduites d'une peinture magique se chargeant de la lumière des ampoules électriques et restituant en cas de subite panne de dynamos. Jusqu'à l'allumage des lampes de secours à essence l'éclat de cette fluorescence permettait au chirurgien et à ses aides de n'être pas interrompus dans leur travail de précision.

Autre souvenir : dans un volapuk laborieux, l'officier mécanicien du fameux U-boot a tenu à me faire ses confidences : je le traduis : « Allemagne perdre bataille, pas perdu guerre. Nous pris ici retour Japon. J'ai porté là-bas plans, échantillons d'armes nouvelles : ainsi récente bombe grosse comme poing. Elle tombe sur ville : Boum ! Ville kaput. Jap vont la copier, en mettre dans ballons montant jusqu'à stratosphère où vents constants, violents vers Est, les portent jusqu'aux US. Eux détruits, démoralisés. Nous gagner. »

Fabulait-il ou non, mon bonhomme ?

³ Initialement prévu pour être publié mensuellement, le périodique sort de manière irrégulière et seulement cinq numéros paraissent entre Noël 1944 et mars 1946.

⁴ Jean Delpech n'est pas allé jusqu'en Autriche, son périple s'est achevé en Allemagne.

Au bout de cinq jours j'avais quitté Saint-Nazaire et ses attractions pour, pedibus, me diriger vers Lorient et Brest, bidon plein d'eau potable, sac alourdi de bœuf en boîte. Conscience professionnelle mais surtout curiosité de journaliste globe-trotter !

A Lorient à marée haute la rade miroite au soleil, déserte. Puis la mer baisse découvrant peu à peu des dizaines d'épaves informes, de près ou de loin, le décor est désespérant : il semble que jamais le port ne pourra être déblayé, puis remis en état. Le paysage est saupoudré d'une profusion de filaments brillants de papier d'aluminium légers comme des fils de la vierge (longueur, 30 cm, largeur 2 mm). Lancés par tonnes à partir de 1943, chaque nuit, par les avions gros porteurs avant – garde des armadas de Flying fortress et Liberators – pour brouiller les radars allemands. Après avoir voltigé des jours, des semaines, ils finissaient par atterrir, s'accrochant aux branches des arbres carbonisés, aux câbles électriques, aux poutres des maisons effondrées. Les courants d'air à nouveau, les soufflaient, les chassaient ça et là jusque dans vos assiettes et votre lit.

Je retourne à Paris. Je propose un compte rendu sur Toulon. Accordé, au vu de mes premiers résultats.

Je n'oublierai jamais le voyage Paris-Toulon, deux jours et deux nuits coincé debout dans un couloir de wagon. Deux vitres sur 3 sont remplacées par des tôles on peut à la rigueur uriner, déféquer est impossible : les passagers resteront sans boire ni manger pour n'avoir rien à évacuer. À Lyon et Marseille les bonnes gens sortent par la fenêtre qui leur fait face, aussitôt remplacés par des nouveaux venus hissés par les mêmes ouvertures. Et cette anarchie est sinon gaie, tout au moins calme et tolérante. Nous savons tous que le plus dur est passé puisque la guerre est finie. L'optimisme rend indulgent.

Je retrouve un paysage devenu familier, celui de toutes les villes stratégiques de l'Europe de l'Ouest : vidées, silencieuses, semées de cratères remplis d'eau. Usines dévastées, chaussées défoncées.

Comme Brest, Toulon a été aplati à coup de bombes. Dans l'Arsenal, les écluses des cales ont coulé, les bassins remplis d'eau obligent à des détours interminables. L'énorme Dunkerque de loin semble flotter. De près on comprend qu'il est échoué, pathétique, avec de tels trous dans la coque qu'il est irrécupérable. Son château central est tordu, sens dessus dessous. Piégé ? Désormais je resterai sur les routes, fini les raccourcis à travers champs.

Le retour vers la capitale sera moins long que l'aller – deux jours et une nuit – surtout plus agréable. J'ai adopté en queue de train un wagon plate-forme chargé de tours, perceuses, fraiseuses, une bonne surface de plancher reste libre. Je pourrai m'allonger, écrire. Seul inconvénient : les intempéries, et comme la loco est à vapeur, les escarbilles dans les yeux et la fumée sulfureuse, puante, asphyxiante dans les tunnels. Dans les courbes nous roulons si lentement que des hommes surgis des fourrés courent le long de mon véhicule, lancent leur baluchon à bord, me tendent les bras : « Eh l'ami monte moi ». Nous sommes bientôt nombreux et les calots, les capotes rapetassées révèlent des prisonniers de 40, retour d'Allemagne. Explication : ils quittent leurs villages de la Drôme ou d'Ardèche incendiés pendant leur absence. Parents et voisins ? Disparus : fusillés par les blancs ou les rouges. Alors ces paysans repartent pour Paris, la capitale, l'Eldorado. Les usines embauchent en ce moment. Et puis même le plus déshérité peut trouver un abri provisoire dans quelque institution charitable. A peine arrivé je cours à ma piaule de célibataire rue de Seine. Des lettres ont été glissées sous ma porte. Des sommations à payer plusieurs mois de loyer, et des sommations du fisc. Les impôts de « solidarité » plus une taxe exceptionnelle : les émigrés de 40 reviennent en masse, le danger passé. Il faut les aider à s'installer, c'est justice.

Le bureau de *L'Armée Française au combat* est toujours installé à l'École Militaire, mais j'apprends que pendant mon voyage en Provence le Ministère a changé la nouvelle équipe politique, supprimé le périodique. Je peux garder mon reportage, même celui sur la Bretagne. Passe à la caisse, on te règle ton mois et va te faire pendre ailleurs. Un coup dur ! Colonel Meyer, officier d'État-Major mondain, chic parisien. D'où sortez-vous ? Je ne vous ai jamais vu. Vous n'étiez pas à Paris ? Le premier et le seul à en rire. Nous n'étions pas au même endroit.

Ce raid de 35 jours n'a servi à rien. Mes dessins, jamais publiés, ont été perdus. Bien des années plus tard, j'ai eu la surprise de retrouver quelques rescapés dans les collections « Guerre 39-45 » des Musées de l'Armée (Invalides) et la Marine (Trocadéro). Les curieux d'Histoire contemporaine peuvent les consulter dans ces sanctuaires. Qu'ils manipulent avec respect ces images tracées avec tant de peine !

Bien désorienté, je rentre chez moi en marchant. Je m'organise un programme : d'abord dormir, je suis crevé. Demain je me laverai, et décrasserai mes frusques. Puis, costumé en civil, je partirai à la recherche d'un travail de temps de paix : finies les vacances. Je vais redevenir raisonnable, rentrer dans la norme. D'ailleurs, c'est vrai : pourquoi ce qui se passe à Brest ou à Toulon intéresserait-il les parisiens ? Je remarque alors sur les murs une floraison d'affiches nouvelles. Bleu-blanc-rouge : un robuste gaillard retrousse ses manches : le texte explique en effet « Français au travail, retroussons nos manches et tout ira mieux ». C'est évident, il faut oublier ces années de malheur, et se vouer au plus vite à des métiers sérieux, constructifs, étalonnés, respectables, rentables.

Après-guerre

Sans résultat, je postule pour être parachuté avec d'autres « saboteurs » au Laos – bastion Jap – J'apprendrai plus tard que, natif de « là-bas », j'étais suspect de compétence, donc d'indiscipline – inadmissible dans une armée organisée.

Printemps 46 : De tous côtés sortent des ruines de belles jeunes filles : depuis 5 ans leurs familles les cachaient : merveille ! Et elles acceptent les démobilisés tels que : dépenaillés, sales, brutaux, inquiétants ! L'Amour est incroyablement plus agréable que la guerre ! Donc mariages en série, moi comme les copains.

Je me marie. Début d'une vie rangée. Vive la paix, le repos, les loisirs.

Guerre : j'ai été le chaton innocent qui tire les marrons du feu pour le macaque malin (voir La Fontaine qui me décrit aussi dans « l'âne et le voleur » le portefaix c'est moi). Ayant ainsi été échaudé je ne puis plus prendre au sérieux aucune propagande philanthropique, morale, religieuse : je remarque que les mal pensants de mon type sont de plus en plus répandus. L'anarchie actuelle est une parade imaginée par les pauvres bougres contre les puissants. Elle est d'ailleurs sans effet contre le Fisc, informatisé, pire qu'Attila.

Ce que je fais n'a jamais été à la mode (volonté de la synthèse, style chinoisant – ni photo, ni abstrait). Aussi, très vite, j'ai pris la précaution d'un second métier socialement admis donc rétribué : j'ai été prof de dessin et surtout travail manuel : maquettes, imprimerie, pendant 35 ans. 30 000 élèves dont j'ai essayé de développer le sens esthétique et surtout la réflexion. Grâce aux théories « toutes faites » - artistiques, politiques, hiérarchiques... J'ai débuté avec des délinquants zonards souvent très doués mais inutilisables (fous illogiques). J'ai fini avec des Polytechniciens charmants mais dangereusement ambitieux.

Décors de théâtre, ciné, romans, encyclopédies à illustrer mais cette dernière ressource se tarie au fil des ans : nous sommes envahis d'éditions anglo-saxonnes importées à des prix de *dumping*. De colonisateur me voici colonisé. Mon savoir-faire est devenu inutile.

Marié en 46 je suis parfaitement normalisé, je passe pour un indigène, simplement j'ai horreur du vin.

Mais le panorama du monde sans cesse renouvelé m'enchanté toujours, le spectacle des gens du commun moins constipés que les riches qui ne m'achètent rien. L'évolution du costume, de l'habitat, du décor de vie révèlent les philosophies à la mode, l'ascension ou la chute des groupes ethniques ou professionnels. Il est curieux de penser que dans cent ans la France sera peuplée d'arabes et les Etats Unis de noirs, les uns les autres descendants d'esclaves. Intéressante et très morale étude en perspective. Mais Vive la Paix, mère de loisirs et de fantaisie.